



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.



MODES.

QUELQUES bals particuliers, les brillantes réunions à l'Opéra et aux Italiens, ont fait déterminer la mode des coiffures à la grecque dont la majorité est incontestable aujourd'hui. Sur dix coiffures on en voit au moins six ou sept de ce genre. La disposition des cheveux sur le front se varie selon la physionomie. On voit des bandeaux lisses; d'autres entourés d'une tresse; des tire-bouchons très-écartés vers les tempes, et descendant assez bas sur les joues; des touffes de boucles crépées; enfin point de détermination précise dans l'arrangement du devant des coiffures. Quant aux choux formés derrière, ce sont des tresses tournées avec des perles ou des chaînes d'or, et au centre des fusées de tire-bouchons ou des nœuds de fleurs, des plumes plus ou moins inclinées

vers la nuque. Nous avons remarqué à l'Opéra une de ces coiffures d'un genre très-gracieux, et qui sieyait parfaitement. Elle était composée d'une blonde qui, agrafée au milieu sur le devant par un anneau de satin, remontait vers le sommet de la tête, et tombait élégamment sur une coiffure grecque, ornée de branches de fleurs, qui soutenaient la blonde et lui donnait un aspect charmant. Cette espèce de bonnet tout-à-fait original, et plus distingué que ce qui a encore paru dans ce genre, avait été composé par M^{me} Martin (rue de Choiseul), dont les modes se recommandent toujours par un goût parfait.

— On emploie beaucoup de bracelets pour orner les coiffures grecques. Ils se réunissent ensemble, entourent le bas de la tresse. Lorsqu'ils sont assez longs, on les fait serpenter autour du chou; souvent on fait une seconde tresse qui se détache du chou et vient couronner la tête à la hauteur de la séparation des cheveux de devant. Les perles que l'on emploie sont de moyenne grosseur. On les tresse dans les nattes même, ou on les tourne autour en deux ou trois rangées réunies. Les flèches d'or et de perles vont très-bien dans les coiffures grecques. Les peignés ne peuvent y être employés que quand ils sont cintrés dans le sens opposé où on les porte en général. Des petites branches de pierreries se placent en auréole autour du chou.

— La plus jolie toilette de bal que nous ayons vue cet hiver, était une robe en gaze *donna Maria* rose. Au bas du jupon, sur toute la hauteur de l'ourlet, un rouleau de marabouts blancs formait zigzag. A chaque angle un nœud de ruban de gaze, lizéré d'argent, et dont les bouts ornés d'une broderie d'argent, prouvaient qu'ils avaient été façonnés expressément pour cet usage. Le corsage, en draperies, était entouré d'un petit chef d'argent et d'une blonde unie, posée à plat, et pliée double. Sur les manches des *nœuds de page* en rubans pareils à ceux du bas de la robe. Une coiffure grecque, ayant une seule flèche de diamans qui traversait le chou, et un filet de diamans sur le front. Sur le cou un boa en marabout qui s'assortissait avec une charmante élégance au reste de la toilette. Nous dirons ici que les marabouts, soit blancs, de couleur ou panachés, s'emploient avec beaucoup de succès pour les garnitures de bal.

— Le goût de se marier en négligé a fait inventer dans ce moment plusieurs genres de toilettes tout-à-fait propres à la circonstance. Une douillette de satin blanc, garnie tout-autour d'un rouleau de marabout blanc et qui, s'entr'ouvrant sur le devant, laissait apercevoir un jupon de gros de Naples, richement brodé en soie blanche, est une des toi-



lettres qui nous ont paru de meilleur goût. Le petit chapeau était tout en blonde, et entouré d'un voile de blonde. Un bouquet de roses rosées, entremêlées de quelques branches d'orange, était placé sur le côté du chapeau comme pour indiquer le *motif* de la parure. Le boa aussi était en marabouts.

— Une jeune femme bien élégante porte chez elle pour négligé des peignoirs en moire bleue ou rose, doublés de taffetas blanc. Son jupon en mousseline brodée est bordé au bas d'une petite dentelle semblable à celle qui entoure sa chemisette à collet rabattu. Son petit bonnet est en blonde traversé par un seul ruban qui est à moitié noué contre sa joue. Ses mitaines sont en peau couleur paille. Ses bas de fil ou de soie unis ; ses pantoufles en drap d'argent, bordé de martre.

— Nous avons vu succéder aux *calèches* que l'on mettait sur sa tête pour sortir des théâtres, soirées, etc., des espèces des marmotes en filet de laine, qui se soutiennent parfaitement sans déranger les cheveux ; elles descendent sur les oreilles qu'elles garantissent entièrement du froid, et se fixent sous le menton par une agrafe en or.

— Les hommes aussi, pour varier l'uniformité de leurs bonnets grecs, phrygiens, etc., se sont imaginé de porter des bonnets formés de morceaux d'étoffes de diverses nuances qui se réunissent au sommet, se tressent et tombent de côté à l'instar de ceux que portent les mandarins.

— Les écrans ou stores que l'on place sur les cheminées, sont montés dans un rouleau d'acier. Les plus élégans sont en gros de Naples blanc brodés ou peints en jolis dessins de couleur.

— On voit des rubans en gaze brochée en or, destinés à se placer dans les cheveux. Pour cet usage on dispose des espèces de nœuds formés seulement par des bouts de rubans sans coques découpées, et ayant l'aspect d'un feuillage.

— On a remarqué à M^{me} C*** une robe en velours grenat, forme grecque, entourée partout d'une broderie large de trois doigts au-dessus de l'ourlet, et d'un doigt au-dessus du corsage. Cette broderie était formée d'une quantité de petits pois moitié or et argent qui au soir produisaient l'effet d'un semé de pierreries. Elle avait un turban blanc orné d'une immense aigrette en pierreries.

M^{me} Malibran.

MADAME MARIA MALIBRAN, née à Paris, en 1809, est une des plus célèbres cantatrices de l'époque. Fille du ténor Garcia, qui s'est aussi distingué comme compositeur et surtout comme maître de chant, elle est la meilleure élève de son père ; mais, si l'on en croit la rumeur publique, peut-être fallut-il à celui-ci beaucoup de persévérance et même de sévérité pour lui inspirer le goût de cet art dans lequel elle excelle si éminemment. Ce ne fut qu'à l'âge de treize ans qu'elle commença à répondre aux soins paternels.

Quand elle eut atteint sa quinzième année, elle se trouvait à Londres avec tous ses parens, famille vraiment musicale, car son père, sa mère, sa sœur et son frère Manuel Garcia, sont des virtuoses. Il fallut que la jeune Maria suppléât à l'improviste la *prima donna* qui devait chanter le rôle de Rosine dans *il Barbieri di Siviglia*, dont elle connaissait à la vérité tous les morceaux ; mais les amateurs n'en ont pas moins considéré comme un prodige la supériorité avec laquelle elle s'acquitta du rôle ; le succès qu'elle obtint par ce début fut un triomphe. Initiée ainsi à la scène, on ne tarda pas à lui confier le rôle de Félicia du *Crociato in Egitto*, dans lequel elle fit merveille, surtout dans le joli trio du *giovinetto cavaliere*.

Quelque tems après, elle suivit son père à New-York, où elle joua avec beaucoup de succès plusieurs rôles, tels que Tancredi de l'opéra de ce nom, Malcolm de *la Donna del Lago*, Desdemona d'*Otello*, etc. On raconte que son père, qui jouait le rôle du Maure de Venise, la trouvant trop froide à la répétition, lui jura qu'il la poignarderait tout de bon à la catastrophe, si elle ne s'animait pas davantage. Cette menace, dans la bouche d'un maître aussi sévère, fut prise au sérieux par sa fille ; elle fut sublime, et après la représentation, le père, ivre de joie, lui prodigua ses éloges et ses caresses.

Ce fut en Amérique qu'un négociant qui passait pour très-riche, M. Malibran, se proposa pour mari de la jeune cantatrice. Il était d'un âge à être son père, mais la fortune qu'il possédait fit paraître cette



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra
 Chapeau en Velours des M^{mes} de M^{me} Céline. Redingote en Châle
 et Japon en Percale brodées des M^{mes} de la belle Anglaise, rue de la Paix N^o 20.

union moins disproportionnée. Le mariage se conclut : M^{me} Malibran quitta la scène. Bientôt son époux éprouva une faillite qui lui enleva toute sa fortune ; on a même été jusqu'à dire qu'il prévoyait sa catastrophe lorsqu'il demanda en mariage M^{lle} Garoia , et qu'il avait spéculé sur les talens de sa future pour réparer les disgraces de son commerce. Nous rapportons ce bruit sans vouloir l'affirmer ; mais il a été trop généralement répandu pour ne pas en faire mention.

M^{me} Malibran rentra au théâtre ; les créanciers de son mari mirent opposition au paiement de ses appointemens : alors il s'ensuivit des querelles conjugales qui se terminèrent par une séparation.

En 1827, M^{me} Malibran revint à Paris où elle avait passé son enfance. Son arrivée intéressa vivement tous les amateurs de musique , et particulièrement la société de M^{me} la comtesse de Méroni , qui , en propageant avec complaisance la célébrité naissante de cette jeune virtuose , lui facilita l'accès du Théâtre-Italien. Jusqu'alors elle ne s'était montrée , tant à Londres qu'en Amérique , que dans des soirées pour ainsi dire de famille , où'elle jouait l'opéra avec son père , sa mère , son frère et sa sœur. Le premier jour de son émancipation eut lieu sur la scène du grand Opéra , le 14 janvier 1828 , dans une représentation solennelle au bénéfice de Galli. Elle remplissait le rôle de Sémiramide dans l'opéra de ce nom. Il est difficile de décrire l'effet qu'elle produisit.

Deux mois après , le 21 mars , M^{me} Malibran n'obtint pas moins de succès dans un des concerts du Conservatoire. Enfin , le 8 avril , arriva le jour de son début sur le Théâtre-Italien , où elle avait été engagée moyennant 50,000 francs par an et une représentation à bénéfice. Elle se rendit bientôt propres tous les premiers rôles de son emploi ; et si , comme cantatrice , elle put craindre la rivalité de M^{lle} Sontag et les souvenirs qu'avait laissés M^{me} Fodor , elle se plaça tout d'abord hors de pair comme piquante comédienne et tragédienne consommée. Chaque représentation nouvelle , chaque nouveau rôle était pour elle une occasion de triomphe. Le 13 avril , elle se montra dans *Desdemona* avec toute la force de ses moyens. Quelques jours après , dès qu'elle parut dans *il Barbiere di Siviglia* , on fut frappé d'abord de la nouveauté et de la vérité nationale de l'ajustement de Rosine.

Sous le rapport du costume , on peut dire que M^{me} Malibran a opéré une réforme au Théâtre-Italien , où cette partie de l'art a toujours été si mal observée. Mais quand on entendit la débutante , ce fut une autre surprise : au lieu de faire de Rosine une amoureuse forte , elle en fit

une petite fille espiègle, pleine de grâce, de finesse et de naïveté. C'était une création véritable; et les amateurs l'admirèrent d'autant plus sous cette forme inattendue, qu'elle avait déployé plus d'amour, plus de terreur et de douce mélancolie dans le personnage de Desdemona. Mais un des caractères distinctifs de son talent, c'est sa prodigieuse flexibilité; elle est toujours différente selon l'esprit de son rôle, et toujours la même par le naturel qu'elle sait y mettre.

M^{me} Malibran créa aussi d'une manière toute particulière le rôle de la Cenerentola; elle a représenté ce personnage avec beaucoup de grâce et de gentillesse. Le 24 juin, elle parut pour la dernière fois à Paris dans le rôle de Desdemona. L'enthousiasme qu'elle excita fut tel, qu'après le baisser du rideau, elle fut rappelée sur la scène; les personnages les plus distingués se joignirent au public pour la demander à grands cris. Elle fut accablée de fleurs et de couronnes. La même scène se reproduisit huit jours après, le 2 juillet, lors de la représentation à son bénéfice. Le 2 octobre, elle fit sa rentrée par le rôle de Desdemona, et malgré l'émotion que lui causa l'accueil empressé du public, elle sut retrouver à l'air sublime qui sert de final au deuxième acte d'*Otello*, ce degré de perfection qu'on avait admiré en elle. Dans *Tancredi*, sous le casque du héros, elle déploya le même aplomb, la même passion comme tragédienne.

Ce même hiver fut marqué par le début du frère de M^{me} Malibran, le jeune Manuel Garcia, qui n'obtint qu'un faible succès, ce qui fit dire plaisamment à un journaliste que, dans cette famille, « le féminin était » plus noble que le masculin. » C'est ainsi que, dans sa carrière dramatique, M^{me} Malibran n'a fait qu'aller de succès en succès. Il n'en fallait pas moins pour consoler le public de la perte imminente de M^{lle} Sontag, qu'une des cours du Nord allait nous enlever; tandis que, par une heureuse compensation, le nouveau-monde nous rendait M^{me} Malibran et Garcia, son père.

Le 25 décembre, où l'on donnait *la Gazza Ladra*, elle fut encore obligée, par l'empressement unanime du public, de se montrer sur la scène après la représentation. Le 22, elle obtint un triomphe non moins brillant dans la représentation à bénéfice donnée au profit de Garcia, son père, qui était de retour de Mexico, pour se fixer à Paris.

Le 3 janvier 1830, elle s'empessa de concourir, avec M^{lle} Sontag, à l'éclat d'une autre représentation à bénéfice pour M^{me} Damoreau-Cinti, à l'Académie Royale de Musique. Toutes trois parurent dans le second acte

du *Matrimonio segreto*, et chantèrent ensemble le fameux trio qui leur offrait l'occasion de déployer toutes les ressources de leur talent. La réunion de ces trois voix si pures, si brillantes, produisit un effet extraordinaire sur l'assemblée. On respirait à peine; mais à la fin du morceau ce fut un tonnerre d'applaudissemens. Le trio fut redemandé, et, à la fin de la soirée, les trois virtuoses recueillirent une moisson de bouquets et de couronnes.

Mais bientôt devait finir cette noble rivalité. Ce fut le 18 janvier 1830 que la retraite de M^{lle} Sontag laissa M^{me} Malibran régner sans partage sur la scène italienne.

Aucune cantatrice n'a été plus populaire, n'a excité des transports d'enthousiasme plus frénétiques, parce qu'elle a porté à l'opéra italien un abandon, une expression de jeu dont on n'avait pas encore vu d'exemple à ce théâtre. Les critiques la blâment, sans trop d'injustice, d'exagérer son jeu; ils l'accusent de romantisme; mais à la scène elle séduit, elle fascine, elle entraîne ceux-là même qui, le rideau baissé, lui font ce reproche.

Ses succès ont été pour elle d'autant plus productifs qu'elle a su, dit-on, par ses économies, commencer une fortune qui bientôt la rendra indépendante du public.

Dans le monde, M^{me} Malibran porte ce charme de grâce, de gaieté, d'abandon qui la rend si séduisante au théâtre. Passionnée pour son art, elle fait de la musique son amusement favori, et rien n'a plus de charme que de l'entendre chanter sans prétention au piano. Elle possède à fond tous les secrets de son art, et a composé des barcaroles qui ont eu beaucoup de succès.

Jamais la médisance n'a même attaqué ses mœurs, et si la tendre Desdemona met avec raison son talent à un très-haut prix, elle dédaignerait des richesses qu'il faudrait acheter par un autre genre de sacrifice. C'est elle qui renvoya 100,000 fr. en billets qu'un banquier très-connu s'était permis de lui adresser comme un argument irrésistible pour commencer une intime liaison. Au moment où nous terminons cet article (octobre 1831), M^{me} Malibran revient, avec M. Beriot, des départemens du nord, où elle charmait les oreilles des bons habitans de la Flandre.

CH. DU ROZIER.

ALBUM.

Les porcelaines peintes, émaillées, dorées, que l'on emploie aujourd'hui pour les fantaisies de tous genres, sont trop de mode et de bon goût pour ne pas citer dans cet instant les magasins de M^{me} GAILLARD, *passage de l'Opéra*, nos 10 et 11. On y trouve la plus complète variété de ces jolis flacons, petits pots à fleurs, boîtes à thé, tête-à-tête, vases de toutes formes pour ornemens de salons et de boudoirs. Les services complets pour tables, de la plus brillante recherche, n'y sont pas moins bien choisis, et l'on est certain de trouver dans ces magasins toutes les apparitions les plus modernes.

— L'approche de la nouvelle année grossit chaque jour la foule devant les magasins du *Polichinelle Vampire*, passage de l'Opéra, nos 22 et 24. Il est impossible de voir une réunion plus parfaite de toutes les espèces de jouets que l'on a pu inventer pour charmer les plaisirs de l'enfance. Les personnes de tous âges s'arrêtent même avec enchantement devant cette nombreuse collection, où l'on trouve des choses si neuves, si jolies, de si bon goût, que l'on regrette malgré soi le moment où l'on se serait amusé, pour son propre compte, de toutes ces charmantes collections.

Librairie de TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, n° 17. ALMANACH DES DAMES pour 1832, joli volume in-16, imprimé par Didot l'aîné, sur papier vélin, avec gravures et vignettes. Prix : 6 fr. broché, et dans différentes reliures élégantes et soignées de 8 à 30 fr.

On trouve à la même adresse : l'ALMANACH DE SAXE-GOTHA pour 1832, relié, 5 fr.

L'ALMANACH DES DAMES que nous annonçons ici est un des plus gracieux recueils qui paraissent dans ce genre. Les petites gravures, prises d'après nos plus célèbres tableaux, y sont d'un fini charmant; les notices sur les femmes les plus célèbres par leurs écrits, et les pièces de poésie réunies avec la plus ingénieuse variété, forment une collection qui ne laisse rien à désirer pour le nom des auteurs comme pour le choix de leur genre. Etrennes charmantes.

DENTS ARTIFICIELLES à six francs. — Néttoyage de dents à TROIS FRANCS; M LÉON, Médecin-Dentiste, rue de la Chaussée d'Antin, n° 59. La ressemblance et la solidité de ses ouvrages ne laissent rien à désirer, et lui ont mérité la confiance d'une belle clientèle.

A ce Numéro est jointe la planche 854.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50. — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.